

Langages ordinaires, formalisés et métalangages : la révélation de la pluralité

Abstract: This article discusses the plurality of languages, from first languages and their existential practices to logical languages (with their own internal rules) and meta-languages (which also require new rules, given the fact that they are built at a different level from the logical ones). This succession of languages is accompanied by three forms of judgment (adequation, coherence and belief), and also by three truth values. That is the reason why the meta-language is the embodiment of both variety and historicity. A careful analysis of this plurality reveals the presence of polysemy, performativity and expressiveness. The latter makes us draw the conclusion that the goal of developing a theory of concept is reachable only by leaving the formal universe.

Keywords: Language, metalanguage, symbol, plurality, concept

1. Introduction

Le fait de limitation résulte du théorème d'incomplétude de Gödel et des recherches sur les échappatoires à un langage paradoxal du fait de son autoréférence, d'où la théorie sémantique de la vérité d'A. Tarski. Ils ont montré qu'un unique langage ne suffisait pas à constituer de manière souveraine et autonome un tout véridique. Je renvoie le lecteur aux articles précédemment publiés dans cette revue à ce sujet [1] pour prendre la mesure de la crise des fondements des langages formalisés : logique et arithmétique. Elle ouvre béante la brèche de la constitution de ces langages et de leurs projets ; soit, *in fine* de leur prétention à faire ou dire le vrai. J. Hintikka résume fort bien cette situation :

« En effet, Tarski a prouvé qu'étant données certaines suppositions, on ne peut fournir de définition de la vérité pour un langage que dans un métalangage plus puissant. C'est le célèbre résultat de l'impossibilité de Tarski. Il est étroitement lié aux résultats d'incomplétude de Gödel. Il a d'ailleurs été établi que Gödel est originellement parvenu à ses résultats

d'incomplétude en découvrant l'indéfinissabilité de la vérité arithmétique dans un langage arithmétique du premier ordre. » (Hintikka 2007, 44).

La vérité est un exemple de référence à exprimer dans un métalangage, de même que l'objet nommé dans le langage ordinaire est une autre sorte de référence. Ce qu'il convient ici de nommer *le hors langage*, intervient donc autant pour qualifier les termes en ce qu'ils représentent que pour juger les propositions en ce qu'elles affirment. En effet, les mots ne se nomment pas eux-mêmes et ils ne produisent pas le jugement qui s'ensuit. Cela appartient à l'observateur et au lecteur qui agissent l'un comme l'autre *hors langage*.

Seulement, la suite n'a pas été pensée ou du moins a-t-elle été éludée. A cet égard, la proposition de L. Wittgenstein traduit aussi cette difficulté d'un langage qui ne peut tout dire de lui-même :

« 4.121. La proposition ne peut représenter la forme logique, celle-ci se reflète dans la proposition. Ce qui se reflète dans le langage, le langage ne peut le représenter. Ce qui s'exprime soi-même dans le langage, nous-mêmes ne pouvons l'exprimer par le langage. La proposition montre la forme logique de la réalité. Elle l'exhibe. » (Wittgenstein 1961, 84).

Affirmer que la forme logique se reflète et ne saurait être explicitée dans la représentation consiste à dire que le langage énonce quelque chose par-delà la signification qui lui est assigné par l'auteur. L. Wittgenstein cherche à se prémunir du paradoxe de la figure de l'autonymie où l'objet se désigne lui-même. L'autonymie revient à parler de la propriété du signe dans ses relations syntaxiques tout en lui préservant sa portée sémantique dans la proposition. Par exemple, « *La voiture est féminine* » fait état du nom « *voiture* » et de son genre grammatical « *féminine* », introduisant une confusion lexicale puisque le mot est nommé mais étudié dans son langage, et non pour ce qu'il dit de quelque chose d'extérieur qui serait la voiture. Rappelons-nous ces fantaisies logiques des étudiants du Moyen-Âge jouant de ces absurdités : *Mus rodit caesum, mus est syllaba, ergo syllaba rodit caesum*, soit la mus/souris mange le fromage, mus/souris est une syllabe, donc une syllabe mange le fromage. C'est pourquoi, le langage qui préside à l'organisation de celui dans lequel l'auteur s'exprime n'est jamais explicité dans ce dernier. La fonction grammaticale n'est pas explicitée dans l'énoncé alors qu'elle opère dans la construction et la compréhension de la phrase. La fonction logique des opérateurs s'effectue dans l'opération sans formulation car elle est préalablement connue. Le langage a toujours cet implicite des règles qui

le structure et des références ou des finalités qu'il n'expose pas. Or, ils sont là, comme le reconnaît L. Wittgenstein ; ils se reflètent. Et l'enjeu n'est autre que de savoir si le langage dit quelque chose à propos de quelque chose qui lui est à la fois lié et étranger : des réalités extérieures représentées ou des concepts métalinguistiques invoqués.

C'est pourquoi nous proposons dans cet article d'approfondir d'abord les langages ordinaires qui précèdent la structuration des langages formalisés et qui attestent, sans doute, d'une existence antérieure à la seule abstraction des figures syntaxiques de la logique et de l'arithmétique. Nous proposons ensuite d'examiner la question de la nature des métalangages qui viennent compléter le langage formel incomplet et à propos duquel des positions diverses ont été exposées, soit les théories du concept : celle d'A. Tarski, celle de J. Hintikka ou plus radicalement encore celle d'H. Marcuse. Nous verrons que le langage formalisé induit la pluralité des jugements et des valeurs de vérité que nous développerons dans cet article.

Rappelons de suite que le langage formalisé de la logique sur lequel s'appuie l'autorité de la philosophie positive réfute les langages antérieurs, voire tout ce qui pourrait révéler d'autres mondes. H. Marcuse rappelle qu'il en va de l'autorité ; voire de la légitimité de la science prise comme absolue :

« La philosophie positive érige un monde qui se suffit à lui-même, fermé, bien protégé contre l'intervention des facteurs externes perturbants. »
(Marcuse 1968, 205).

Est-il toutefois possible d'oublier que des premiers langages précèdent et constituent les langages de la science elle-même ? N'y aurait-il aucune extériorité au langage formalisé ?

2. Des premiers langages précèdent le langage formalisé

Le langage formalisé peut-il exister sans une construction en des langages ordinaires qui le précèdent ? Comment le concevoir sans des *références*, des *contextes* et une *pratique* inférés de croyances langagières souvent passées pour des évidences ?

La logique se construit par des *références* à des langages sur lesquels elle prend appuie et qui sont son objet d'étude. A chaque fois, dans la logique d'Aristote ou dans les premiers signes des mathématiques et les symboles de la logique contemporaine des prédicats et des propositions, leur création puis leur apprentissage se sont faits dans un

langage antérieur. Aucun symbole logique ne parle de lui-même. Le quantificateur universel : \forall s'apprend par d'autres termes et il se construit dans un langage qui le précède comme sa définition s'exprime en des mots : « pour tout », expliqué par G. Gentzen en 1934, précisant même l'analogie de l'inversion inspirée du signe : \exists créé par B. Russell pour signifier le quantificateur existentiel qui exprime : « il existe au moins un ». Ces symboles sont accessibles par synonymie en un langage dont la sémantique les distingue. Lors de leur construction, leur créateur ont procédé par abstractions successives pour établir qu'un symbole allait figurer une fonction, une opération, une variable selon des termes exposés en un langage lui-même respectueux d'autres conventions. Lors de leur apprentissage, les langages logiques ou mathématiques sont appris dans ces termes qui appartiennent à un langage ordinaire. Même si cette construction manifeste un ordre plus abstrait, cela ne suffit pas à réfuter que l'engendrement de l'abstraction procède d'une construction qui a pour base le langage ordinaire sans lequel le second est informulable.

Ainsi, la théorie des ensembles a comme fondement la dissociation atomique d'éléments et d'ensembles dont la détermination provient de cette référence à la manipulation des nombres en tant qu'objets élémentaires. La grammaire ou la syntaxe viennent manipuler des signes qui sont devenus des objets, au même titre que ceux pratiqués dans d'autres sortes d'expériences. Mais la dignité des abstractions autorise-t-elle cet oubli qui conduit à concentrer l'attention de manière exclusive sur ce langage formalisé ? La psychologie génétique de J. Piaget décrit cette évolution des actes vers leur représentation, des choses vers leur dénomination avec un langage qui devient progressivement objet commun pour lequel un autre langage viendra traiter les mots comme on classe des cubes et des sphères :

« Les êtres mathématiques ne résultent donc pas d'une abstraction à partir des objets mais bien d'une abstraction effectuée au sein des actions comme telles. Réunir, ordonner, déplacer. » (Piaget 1950, 287).

Pour lui, l'abstraction est un résultat, non un état, car abstraire signifie bien qu'une opération s'exécute pour construire des catégories, des fonctions, des classes qui rassemblent et réunissent des réalités en privilégiant des propriétés communes. Et que ce processus engendre les abstractions selon J. Piaget où les révèlent à la manière d'un programme selon les thèses de N. Chomsky en vertu d'une grammaire générative n'enlèvent rien à la dynamique sur laquelle tous s'accordent.

Outre ces références, des *contextes* déterminent les modalités de cette formalisation. L'opération d'addition en arithmétique ou la fonction d'appartenance en logique tiennent leur vérité de cet assentiment en des langages et des expériences qui précèdent la figure logique. C'est d'ailleurs du fait de cette construction que les mathématiques sont apparues pour certains comme la science supérieure du fait qu'elles adviennent après les autres savoirs, en les élevant à un niveau d'abstraction que les précédents ne peuvent obtenir ; sans pour autant pouvoir s'élaborer sans leur concours. H. Marcuse souligne que les langages ordinaires sont l'objet d'une réfutation de ceux qui opèrent ensuite dans les langages formalisés, ceux-ci une fois constitués. Même si ce nouveau monde de la logique et de l'arithmétique s'évertue à renier sa genèse, voire la condition de son exercice, il en atteste malgré tout la présence en s'obligeant de la dénier :

« Si on prive l'objet de l'analyse du contexte élargi et dense dans lequel le parleur parle et vit, on le prive en même temps du milieu universel dans lequel les concepts sont formés et deviennent des mots. Quel est ce contexte universel, ce contexte élargi dans lequel les gens parlent et agissent et qui donne du sens à leurs paroles – ce contexte qui n'apparaît pas dans les analyses positives et que l'analyse elle-même, au même titre que ses exemples, a refusé a priori. » (Marcuse 1968, 203).

Mais ce contexte tient aussi à l'évolution des sciences logiques et mathématiques dont les abstractions sont instables puisque les auteurs engendrent de nouveaux langages symboliques à l'instar de G. Frege. Des controverses opposent ces chercheurs qui produisent de nouveaux concepts. Cette généalogie constitue un autre élément de contexte où le langage formalisé connaît des évolutions et des mutations, à la manière de tout autre langage vivant. Comme l'exprimait déjà D. Hilbert, les axiomes ne le sont pas d'éternité, mais temporairement, dans un modèle considéré et les formalismes s'engendrent. Quant à la logique, l'élément de contexte le plus emblématique n'est autre que son projet. Elle entreprend d'élucider les langages ordinaires, de les purifier de leurs contradictions et de libérer l'arithmétique des limites et apories liées aux incertitudes de ses fondements. Descartes puis Leibniz tenteront de produire cette science universelle en un langage débarrassé des approximations coupables de la langue vulgaire. Le langage formalisé est ici une fin en soi, en ceci qu'il accomplit le dessein d'une science orientée vers ses finalités avec ses objectifs philosophiques. Ces sciences logiques et arithmétiques opèrent donc dans un contexte complexe fait de transformations, d'interactions et

d'intentions. Elles n'échappent pas à l'observation de leurs propres genèses internes, faites de positions successives où des auteurs prennent appui sur leurs prédécesseurs, par complémentarité ou opposition. L'abstraction n'est donc pas définitive mais en création.

Quant au langage ordinaire, il s'empare des choses et des actes qui peuvent se faire sans se dire. Si le langage vient tantôt les décrire, tantôt les commander ; il interagit pour transformer et se transformer au contact d'une extériorité : le *hors langage* qui existe dans les pratiques alternatives.

3. Ces premiers langages attestent de pratiques existentielles

Le langage ordinaire est-il une transposition de pratiques en des gestes et des codes antérieurs lorsque l'acquisition du langage ordinaire est elle-même en question ? Pour obtenir quelque chose de quelqu'un, il existe des gestes, des actions, puis le subterfuge d'un langage qui permet d'obtenir la collaboration d'autrui ? Au lieu et place du langage ordinaire, l'action est une alternative à l'expression de la demande. Faire au lieu de faire faire économise le langage et bien souvent l'action se substitue à la parole délégatrice de l'action. Les logiciens dont A. Tarski, des mathématiciens dont C. Shannon dans sa théorie mathématique de la communication ou des phénoménologues tels M. Merleau-Ponty ou P. Ricœur motivent cette reconnaissance de l'existence préalable au langage.

Ces premiers langages élémentaires attestent donc que l'expression passe par ces pratiques où toute l'existence humaine est partie prenante de cette édification des langages. Comment ne pas reconnaître à ceux qui étudient les langages de toutes les espèces animales que les sons et les signes sont des véhicules ? Ils transmettent bien quelque chose, une intention, une information : l'indication d'une présence, une alerte ou l'expression d'un désir voire la découverte d'un objet. Les expressions gestuelles et langagières accompagnent des situations où elles contribuent à infléchir ou déclencher des comportements et des actions. L'accueil bienveillant de celui qui s'approche ou l'alerte, la douleur au combat et la demande de l'arrêt ou de la soumission, la réclamation de la nourriture et de sa part, la manifestation d'appartenance au groupe ou l'euphorie et l'exhibition de soi dans la parade nuptiale. Il y a un échange langagier enchâssé dans l'action. Dans un dialogue, les mots ne s'échangent pas en ayant comme objet les mots eux-mêmes. Le dialogue à un enjeu en dehors des mots. Il y a une choséité du dialogue, parce que le dialogue existe à propos de quelque chose. Le dialogue fait référence parce qu'il n'est pas

une finalité mais un moyen d'intercéder, de négocier, de décider, donc de produire une verbalisation performative et inductrice d'actions futures ordonnées à ses conclusions. Bref, le message dit quelque chose à propos de quelque chose qui a une autre sorte de réalité en dehors du signe qui le manifeste ; et qui appelle par le signal une réponse, une action, un assentiment. Le langage interfère avec ce qu'il n'est pas, il est inséré dans l'existence dont il est une partie. Il est en cela secrété par la situation. C'est d'ailleurs sa raison d'être et son utilité, ce qu'attestent les auteurs des théories de la communication qui ont étudié les langages pour en saisir les fonctionnements et la reproduction. Dans le modèle de C. Shannon [2], la source transmet à l'émetteur qui encode puis envoie un message à un récepteur qui décode pour un destinataire. Le code est orienté, c'est-à-dire qu'il est transmis pour déclencher une opération *hors langage*. En reconnaissant l'existence du destinataire et l'impact attendu du message sur ce dernier, le modèle de C. Shannon montre que le langage existe pour interagir avec des extériorités en dehors desquelles il n'a aucune raison d'être. Si le code est précédé d'une source qui encode et auquel succède un décodage vers un destinataire, alors, il n'est pas tout et il suppose le *hors langage*.

A. Tarski ne dit rien d'autre concernant les langages ordinaires qui fondent une relation aux choses dont nous partageons l'expérience. Ce critère d'adéquation matérielle trouve son origine philosophique dans la *Métaphysique* d'Aristote à laquelle A. Tarski se conforme lorsqu'il énonce dans *La conception sémantique de la vérité* :

« La vérité d'une proposition consiste en son accord / correspondance avec la réalité, [...] une proposition est vraie si elle désigne un état de chose existant. » (Tarski 1944, 270-271).

C'est d'ailleurs en vertu de l'expérience immédiate, de la sensibilité ou de l'observation expérimentale que certains des positivistes justifieront d'éliminer du langage les propositions théologiques et métaphysiques qui portent sur des objets qui n'existent pas, du moins dont le constat de l'existence n'est pas avéré. Le langage se fonde sur sa correspondance à des objets dont la preuve de la réalité s'acquiert en dehors du langage, du fait de cette incarnation, soit de cette possibilité d'attester par les sens que l'objet est là en partage et que le mot qui le nomme confirme cette reconnaissance collective de son existence et du nom qui le représente. Même la production de la convention sur des signes procède de la sorte.

Mais la conséquence de cette reconnaissance oblige le logicien ou le mathématicien à admettre que sa science n'est pas la totalité, ni de sa vie,

ni de celle des autres et encore moins vérité univoque du monde. Il serait exclusif de procéder par une occultation du fait d'incarnation, au seul prétexte qu'elle exprime la limite d'un humain conditionné par sa présence ici et maintenant. Comme le rappelle G. Gusdorf [3], la prétention universaliste de la pensée occidentale est toute entière conditionnée par le maintien de cette réfutation des limites de l'incarnation, afin de professer l'autonomie de la raison opérant sans contrainte, jusqu'à en induire une anthropologie restrictive, abstraite et indéterministe [4], à l'exclusion de toute autre perception de soi.

Si l'existence des objets manifeste l'adéquation matérielle et l'existence du sujet celle de l'intention langagière, cela atteste d'une incarnation qui conduit à examiner le langage, non comme l'instrument de la connaissance universelle du fait de sa subordination aux règles de la logique et de l'arithmétique ; mais bien comme ces matières particulières faites de voix, de sonorité, de souffle, d'expressivité, d'une existence parlante. A cet égard, la phénoménologie de M. Merleau-Ponty s'attache à révéler cette part occultée par les positivistes. La langue est parole et elle véhicule un sens au-delà des mots du fait de l'existence de celui qui parle :

« Nous découvrons ici sous la signification conceptuelle des paroles une signification existentielle, qui n'est pas seulement traduite par elles, mais qui les habite et en est inséparable. » (Merleau-Ponty 1976, 211-212).

Cette existence transparaît dans le propos, et même celui qui calcule marque sa préférence pour un rapport au monde où la rationalité est ouvertement privilégiée à d'autres manières d'exister. La parole est habitée par l'inspiration ou l'intentionnalité. Dans cette même approche phénoménologique, P. Ricoeur insiste sur cette intentionnalité qui fait la signification, bien au-delà de la convention rationnelle d'accorder un sens à des symboles, quoiqu'à y être attentif, l'intentionnalité du logicien guide sa construction des symboles selon une intention, voire ce programme de constitution d'un langage universel et suffisant, ce qui renforce le propos :

« Si l'intentionnalité est cette propriété remarquable, de la conscience d'être conscience de, de s'échapper à soi-même vers un autre, l'acte de signifier contient l'essentiel de l'intentionnalité. » (Ricoeur 1998, 186).

Ces pratiques existentielles indiquent des références d'ores et déjà plurielles, entre l'adéquation matérielle et l'intentionnalité ; les deux se complétant en ceci que parler pour nommer adéquatement est une intention usuelle dans le langage ordinaire. L'existence de celui qui parle

renvoie à l'adéquation du langage, non à ce qui est nommé, mais à ce qui est souhaité dans son expression. A chaque fois, il existe un *hors langage* qui le déborde et lui préexiste, l'objet et l'auteur.

Très attaché aux grands auteurs du soupçon dont S. Freud et K. Marx, H. Marcuse explique dans *l'homme unidimensionnel* qu'on ne peut faire l'économie du réel et de ce rapport existentiel de la pratique d'un humain qui agit et sent autant qu'il pense, puisqu'il est animé de désirs et de volontés, traversé d'aspirations et d'intentions historiques qui l'habitent et le font être :

« Les universaux sont les éléments premiers de l'expérience, il s'agit des universaux non pas en tant que concepts philosophiques mais en tant que qualités réelles du monde. » (Marcuse 1968, 235).

Le langage est habité bien au-delà des mots. Il colporte une intentionnalité et des attitudes existentielles éprouvées dans une pratique antérieure des objets du fait de l'expérience de l'incarnation. Quant au langage lui-même, il vise quelque chose par-delà les propositions :

« La notion de vérité est donc le but suprême de la signification des énoncés en général. » (Hintikka 2007, 55).

Son expression est évocatrice : « *le but suprême* » n'est pas présent dans les affirmations des propositions, mais il est visé à la manière d'une entreprise en dehors du langage et celui-ci est le véhicule de ce projet qui le dépasse. Ce but est bien vécu par le logicien qui l'affirme. Mais le logicien ne peut à la fois affirmer ce but et supposer que le langage soit déjà ce monde véridique. Au moment de l'expression de ce but, celui-ci n'est pas atteint. En cela ce but suprême de la vérité manifeste un concept transcendant de toute expérience, même si la vérité s'obtient dans la correcte adéquation des mots à leurs objets et dans la cohérence des propos selon les règles de la logique. La vérité est alors un composé de plusieurs procédés : matériel, formel et entéléchique, c'est-à-dire croyance en une orientation vers une fin. Elle est plurielle.

A ce sujet, les disputations philosophiques autour des références à toutes ces pratiques existentielles montrent que la reconnaissance d'autre chose que le langage formalisé universel conditionne les positions philosophiques elles-mêmes ; voire la conception que l'homme se forge de lui-même à propos de ce qu'il est. Est-il possible de se priver de cette reconnaissance et de rassembler l'immensité des choses en un terme cher à H.G. Gadamer : le monde ; ce terme portant en lui cette représentation

abstraite qui rend d'autant plus aisée sa formule annonçant l'équivalence du monde et du langage pour l'homme ? :

« Le monde n'est monde que dans la mesure où il s'exprime en une langue, mais la langue, elle, n'a sa véritable existence que dans le fait que le monde se représente en elle. Le caractère originellement humain de la langue signifie donc en même temps le caractère originellement langagier de l'être-dans-le-monde humain. » (Gadamer 1976, 295).

Sa formulation entretient une confusion entre le monde et le langage, facilitée pour ne pas dire insinuée malicieusement, par l'enfermement des choses en un concept qui est déjà de part en part assimilable au seul langage, parce que le monde est un terme englobant, ramenant ce monde à ce qu'il a de réductible à une unité conceptuelle. Cette synonymie qui fait du langage le monde oublie simplement que pour l'essentiel d'un dictionnaire, les mots parlent d'objets que nous reconnaissons dans ce monde par une présence qui s'éprouve. La tomate n'est pas qu'un mot du langage car elle qualifie un objet que nous éprouvons par la vue, le touché, l'odorat, l'expérience, le goût, le mangé ; à la différence du monde. Même si le rapport au monde est fait de langage, il n'est pas que langage. Le langage ne saurait être qu'abusivement l'unique instrument de ce rapport au monde puisqu'il existe parmi d'autres qui témoignent de l'existence c'est-à-dire d'une incarnation.

C'est pourquoi la pratique du langage faisant référence à un objet qu'il nomme adéquatement ne se congédie pas, car elle est une pratique usuelle et quotidienne qui a sa vérité propre. Que certains philosophes s'enferment et s'isolent dans la certitude du monopole de leur pratique univoque et obsédante du langage comme seul instrument de connaissance et de rapport au monde soit possible est acceptable en termes de choix. Mais elle ne saurait prétendre au monopole et en induire l'inexistence du *hors langage*, sauf à vouloir dénier la pluralité des modes d'existence de ceux qui éprouvent plus qu'ils n'écrivent ou ne disent. L'action éprouve, les sens ressentent et parlent des gestes des corps et des attitudes qui engagent toute la personne dans ses langages propres qui informent autant que la nomination. L'exclusive de H.G. Gadamer s'entend, mais elle ne saurait éliminer ou faire taire le reste d'une expérience de l'incarnation, soit d'une existence humaine qui perdure en dehors du langage. Ceci prolonge la reconnaissance de la limitation du langage formalisé dont L. Wittgenstein admet qu'il ne saurait être l'intercesseur d'une opération de vérification ou de preuve entre la proposition et des réalités ; celles-ci étant autre chose que le mot présenté ici. N'en est-il pas de même des

métalangages qui vont au-delà de ce monde-langage formalisé incomplet ? La vérité est pour partie en dehors de lui.

4. Des métalangages succèdent au langage formalisé

L'affirmation de J. Hintikka suffit à pressentir les métalangages dont A. Tarski a montré la nécessité. Le langage formalisé ne se suffit pas parce que l'exercice est inachevable et indécidable du fait, entre autre, de jugements, dont celui de la vérité qui le dépasse. Ce mouvement des actes vers leur représentation puis vers l'objectivation du langage pour édifier un second langage sur le langage ordinaire introduit bien ce mouvement abstraitif où ni l'acte, ni le premier langage, ni le second ne se suffisent ; puisqu'ils se complètent. Alors, pourquoi ce mouvement s'arrêterait-il avec le langage logique ou arithmétique ?

Le métalangage poursuit ce cheminement. Mais de quelle nature peuvent-être les métalangages qui viennent compléter l'insuffisance de la logique et de l'arithmétique ? Plusieurs écoles s'expriment, les unes pour faire perdurer l'autonomie souveraine d'un langage, les autres pour consacrer le mouvement d'élévation de l'expérience humaine au travers de ces objets qui font langage et nécessitent jugement, d'où la question de la vérité. Or, un langage incomplet peut-il se compléter de lui-même ? A chaque fois, émerge une distance quant à l'instrument langagier qui devient l'objet d'un questionnement au-delà des opérations qu'il devait conduire à leur terme. Cette succession incite à la distanciation, pour devenir ensuite objet d'un nouveau langage. Voyons comment répondent A. Tarski et H. Marcuse.

Lorsqu'A. Tarski précise ce qu'il entend par métalangage il s'attache à la question de la vérité de la proposition qui n'est pas dans la proposition mais dans l'opération d'évaluation qui se fait à son endroit par un lecteur, en vertu des règles de jugement qui déterminent ses critères de vérité. La proposition : il pleut, est vraie s'il y a correspondance entre l'affirmation et l'observation. Mais cette vérité est circonstancielle, subordonnée à l'apparition du phénomène et à sa durée. L'accord à la réalité est seulement une condition de vérité. L'autre condition tient à l'inexplicite du langage formalisé. Dans son affirmation de l'indéfinissabilité, le logicien indique, comme L. Wittgenstein évoquant le reflet, que des croyances en des concepts agissent dans le langage formalisé au sein duquel ils sont ses évidences, ses références non-spécifiées, ses axiomes ; bref, ce en quoi le logicien croit et qu'il ne peut exposer dans un langage qui en est l'expression dans sa construction et

son organisation. Ce métalangage implicite tient autant de la croyance du logicien que de l'organisation inhérente au langage. Le logicien admet qu'il recourt à un langage inexprimé « intuitivement indubitable » :

« La théorie des catégories sémantiques s'enracine si profondément dans les intuitions fondamentales relatives au sens des expressions ... » (Tarski 1944, 215-216).

Cette adhésion crée l'adhérence, soit cet état de contiguïté, tel que la distance disparaît au profit d'une croyance au concept du fait de cette acceptation de l'évidence. Ceci confirme la description d'H. Bergson quant à la croyance qui se fait premier savoir puisque son évidence résulte d'une adhésion :

« Une adhésion de la personnalité entière qui déclare que l'objet perçu est désiré et comme appelé par toutes les facultés... » (Bergson 1990, 323).

Or, cette adhésion toute existentielle est bien ce qui n'est pas exprimé dans le langage formalisé. Mais elle resurgit au moment de la manifestation de l'incomplétude du langage, inachevable, d'où la justesse du terme d'indéfinissabilité de la vérité posée par A. Tarski. Outre l'attitude du logicien, il y a cette part inhérente au langage. La tentative d'exprimer l'adhésion en revient alors à la théorie du concept. Qu'est-ce donc que cette adhésion au concept ?

Lorsqu'H. Marcuse prend ses distances avec la pensée contemporaine à ce propos, il indique que le métalangage ne saurait être inscrit dans les termes du premier langage. La cohérence interne fait une part de vérité, mais elle ne dit rien des finalités et de l'historicité de l'énoncé, pas plus qu'elle ne livre le secret des linéaments de la genèse complexe de la proposition : l'intérêt, le désir pour lesquels la science de K. Marx ou de S. Freud seront toujours aux yeux d'H. Marcuse des sciences complémentaires aux lois et aux concepts spécifiques, sortes de métalangages à certains égards :

« C'est ici que se pose le problème du métalangage, les mots qui sont destinés à analyser le sens de certains termes doivent être distincts de ces termes et différents. Ils doivent être plus que de simples synonymes qui appartiennent encore au même univers du discours. » (Marcuse 1968, 219).

En effet, les registres lexicaux attestent de la construction d'un langage spécifique à chacune de ces sciences. Elles produisent leurs

propres concepts dont les définitions s'obtiennent par des exercices de formalisation de notions qui ne figurent pas dans le langage précédent ; ou qui en réemploient certains pour les surdéterminer par de nouvelles définitions. Des univers de discours viennent se surajouter au langage ordinaire créateur de sémantiques nouvelles. Ces sortes de langages peuvent faire office de métalangage et ils sont créateurs de concepts.

Mais H. Marcuse va au-delà lorsqu'il fait cette synthèse entre le langage ordinaire qui s'appuie sur d'irréductibles pratiques témoignant bien de l'existence dans une réalité et cet engagement vers la vérité qui est l'élan même du langage, le sens ultime de ce mouvement vers la connaissance vraie :

« Dans la mesure où la lutte pour la vérité sauve la réalité de la destruction, la vérité engage l'existence humaine. Elle est essentiellement un projet humain. Si l'homme a appris à voir et à connaître ce qui réellement est, il agira en accord avec la vérité. L'épistémologie est éthique par elle-même et l'éthique est épistémologique. » (Marcuse 1968, 149).

Le métalangage comporte là deux dimensions : celle des vérités formelles soit le formalisme propre à décrire le langage ordinaire lorsqu'il manipule imparfaitement des catégories et des abstractions qui ne relèvent plus du premier jugement ; et ce, afin de révéler la vérité selon le principe de cohérence. Mais reste la vérité visée qui révèle l'intention même du langage soit ce métalangage qui renvoie à d'autres concepts dépassant ceux du formalisme précédent, puisqu'il y est question des finalités, de l'entéléchie voire de l'eschatologie du langage participant à une autre sorte de révélation que la seule connaissance logique et formelle ne saurait atteindre. C'est pourquoi plusieurs figures de jugement sont présentes.

5. La pluralité des figures de jugement expriment du *hors langage*

Là où certains envisageaient un langage universel qui fut à lui-même le monde car rien d'autre que le langage ne nous serait accessible, l'examen des pratiques existentielles témoigne que le jugement opère selon trois figures : L'adéquation, la cohérence et la croyance-adhésion.

Le jugement par *adéquation* à l'objet appartient autant au nominaliste qu'au réaliste puisque les deux prennent partie pour répondre à cette question de la correspondance. Ils ont en commun, malgré la différence de leur conclusion, de traiter la figure de jugement où le langage a une valeur selon qu'il corresponde ou non à des objets. Le mot

trahira toujours la singularité d'un objet unique dès lors qu'il s'appliquera sans discernement à des objets distincts pour le premier. Toute catégorie sera en soi une contradiction relativement à l'objet qu'elle ne prend pas dans l'unité de sa présence. Mais ce mot correspondra toutefois à une définition applicable à des ensembles d'objets qui peuvent être pratiquement réunis pour être dénommés selon le réaliste. Et au milieu, l'empiriste recommandera l'usage de la description sémantique pour être au plus près d'un monde dont l'expérience ne saurait se laisser enfermer dans la correspondance réductrice car l'adéquation est toujours partielle, temporaire, à dire autrement pour suivre le devenir des choses. Mais aucun des trois ne nie l'existence de ce que le langage essaie de présenter.

Le jugement de *cohérence* applique un principe de congruence dans la continuité de la mesure et l'inférence expérimentale ou l'affirmation logique constituent les deux composés d'une démarche cherchant à démontrer afin d'élever des expériences semblables au statut de lois, voire de théories constituées pour énoncer ce qu'il en est des choses en des règles et des calculs ; jusqu'à privilégier cette cohérence comme une fin en soi. Le positiviste soutiendra que cette affirmation suffit dans sa cohérence interne et son pouvoir de détermination définitive. Le rationaliste intégrera l'enseignement de l'expérience selon des inférences nouvelles qui généralisent, modélisent, délimitent et falsifient sans s'abandonner à la seule autorité de la cohérence. Le matérialiste renoncera à cette définition permanente de cette cohérence, construction toujours temporaire et limitée dont l'artifice est à écarter au profit de la contradiction inhérente au hasard des événements. La cohérence n'est pas figée pour ce dernier. Elle suit la dynamique et l'histoire des événements.

Quant au jugement par la *croyance*, il s'appuie sur une théorie du concept, soit l'adhésion par le jugement à quelques notions dont le degré d'abstraction les éloigne des objets des deux premiers jugements. L'un fait le choix de croire par négation, le nihiliste ; l'autre adopte la dialectique, l'idéaliste ou le dernier adhère à l'élucidation, le spiritualiste. Pour chacun, quelques concepts ont alors un pouvoir explicatif et englobant: Néant, Etre, Dieu, Egalité, Différence qui sont aux centres des modèles philosophiques et théologiques. Le langage formalisé a donc toujours son credo. L. Wittgenstein rend compte de cette croyance en plusieurs occasions, dont la première caractéristique est d'échapper à la cohérence puisqu'elle se manifeste dans un acte de foi, *hors langage* :

« 166. La difficulté, c'est de nous rendre compte du manque de fondement de nos croyances. ... 177. Ce que je sais, je le crois. » (Wittgenstein 1996, 62).

Or, cette in fondation atteste de l'impossibilité d'une ultime aspiration axiomatique et archéologique par l'exercice de la fondation par l'inférence cohérente. La croyance procède d'un acte immédiat de la pensée, non d'une pensée médiate se développant selon des règles convenues. C'est pourquoi L. Wittgenstein met un terme au jugement rationnel par la cohérence au profit d'une pratique où la pensée est agissante, expression d'une volonté diraient les anciens :

« 146. ... Je peux bien sûr calculer la dimension d'un pont, souvent aussi calculer si là un pont est une meilleure solution qu'un bac, etc., mais il faut bien que je commence quelque part avec une hypothèse ou une autre décision. » (Wittgenstein 1996, 59).

Là est le point d'inflexion, ce passage du jugement par la cohérence au jugement de foi, créateur, source d'un commencement, décision, pensée agissante et affirmation sans fondement ; soit un élan qui n'est possible que parce que les valeurs de vérité ne sont pas définitivement connues et déterminables.

Ces trois figures de jugement traduisent des pratiques existentielles qui expriment un rapport à soi, des anthropologies immédiates, celles auxquelles les auteurs adhèrent parce qu'ils se perçoivent dans leur incarnation et leur existence intime comme un être conditionné et limité ou tout à l'inverse comme un pur être de raison voire un agrégat temporaire de matières composées, voire le corps sans organe d'un A. Artaud inspirant les post-modernes dont G. Deleuze [5]. Mais à chaque fois, il existe une épreuve de vérité en vertu d'une priorité accordée tantôt aux choses, tantôt à la manifestation de la cohérence, tantôt à ces concepts qui constituent la croyance de chacun. Mais le *hors langage* est toujours là. Dans ces objets, dans la cohérence, concept parmi d'autres qui appartient déjà à ce credo que se forment les auteurs sans aucune autre raison d'y croire que de s'en convaincre sans restriction. Même le nihiliste a foi.

Et ces jugements utilisent des méthodes pour établir leur vérité qui en sont une part. Ces valeurs de vérité, c'est-à-dire ces définitions préalables quant à la manière de faire ou dire la vérité en préjugant de la syntaxe constitutive de la vérité sont elles aussi plurielles et elles renvoient comme les figures de jugement à des *hors langage*. Deux valeurs de vérité sont familières : le vrai par la démonstration, le faux par la réfutation. Mais ces deux valeurs de vérité sont insuffisantes puisqu'elles ne permettent pas de traiter les futurs contingents. Or, l'incomplétude de l'arithmétique introduit les indécidables soit une troisième valeur de vérité. C'est le sens de l'intuition de C. Perelman dans

son introduction au *Traité de l'argumentation*. En effet, le possible est cet indéterminé qui introduit une troisième valeur de vérité. Et elle dépasse la théorie de la démonstration qui vise à établir le vrai ou la théorie de la réfutation le faux. La théorie de l'argumentation vient instruire le choix, parmi des futurs possibles. Et l'argumentation se fait simultanément théorie et action car elle se préoccupe de cette indétermination ; soit de la liberté d'agir et d'énoncer pour influencer ; donc de faire un usage performatif du langage pour prophétiser et projeter. La trivalence de la vérité renforce alors la pluralité des jugements puisqu'elle la compose à cette autre pluralité des trois valeurs de vérité et enrichit du même coup l'être du langage [6].

Chacun compose et produit une pratique autant qu'une pensée résultant des figures de jugement et des valeurs de vérité. Celle-ci témoigne d'une fonction que nous reconnaissons et attribuons au langage lui-même. Il se peut même que nous lui attribuons selon les circonstances des fonctions différentes qui correspondent à des hypothèses quant à l'être du langage dans son rapport à ce qu'il est et à ce qu'il n'est pas : le *hors langage*. Prenons quelques exemples. La théorie de la correspondance établit que l'adéquation à l'objet fait la vérité. Mais ce rapport se construit du fait de la valeur accordée au *hors langage*, soit cette opération d'observation et d'expérimentation. Dans la théorie de la contradiction des nominalistes, le langage est toujours impropre à qualifier des objets singuliers dont les termes ne leur correspondent jamais. Le mot désigne imparfaitement celui qui se trouve assimilé toujours abusivement à une catégorie qui en tant que tel n'existe pas. Pierre est un homme est vrai mais faux en ceci que Pierre est Pierre dans toute sa singularité et qu'il ne saurait se confondre à cette catégorie qu'il dépasse car il lui est irréductible. Les mots sont alors des instruments commodes sans réalité propre, puisque ces abstractions n'existent pas. Le langage n'adhère pas totalement à son objet. A l'opposé, le spiritualiste admet dans sa démarche de l'élucidation que les concepts existent de leurs réalités propres par adoption des universaux. Ce sont des êtres généraux, des idées et l'être du langage tient à son pouvoir de révélation de ces réalités intelligibles qui ne se manifestent pas dans les seules expériences sensibles et le langage ordinaire qui lui est rattaché. Entre la correspondance où le langage atteste d'un être et l'élucidation où le langage révèle l'être parce qu'il l'accorde à ce qu'il énonce dans ses concepts, la relation au *hors langage* induit un être propre du langage à chaque fois très distinct qui s'articule à un être en dehors de lui.

6. Le métalangage manifeste la *variété*

Cette pluralité des jugements et des valeurs insinue un premier enseignement qui porte sur la variété des choses du fait de leur singularité, Les relations entre les choses supposent une irréductible singularité des objets d'expérience, que celle-ci soit empirique ou abstraite dans le cas de la manipulation des objets logiques. En cela, la pluralité procède tout à la fois d'une pensée empiriste appliquée aux sensations et aux expériences que de la reconnaissance des idées, des propositions et des variables qui sont toujours en nombre pour constituer un langage. Le langage existe pour autant qu'il soit composé de symboles distincts qui se complètent les uns avec les autres sans jamais s'achever.

La variété témoigne donc de l'individuation, soit cette singularité des objets qui les fait entretenir entre eux, non uniquement de simples relations déterminées qui en ferait *in fine* un tout unique ; mais bien d'autres relations extérieures, c'est-à-dire indéterminées et résultant de leur liberté d'interagir. La pluralité exprime cette complémentarité des trois théories qui articulent les valeurs de vérité. La théorie de la démonstration détermine le vrai. La théorie de l'argumentation expose le possible et la théorie de la réfutation exprime le faux dans sa vérité. La pluralité n'est pas ici la différence qui se résorberait dans l'expression de valeurs quantifiables qui, illusoirement, réduiraient la pluralité à de simples variables. Les trois figures de jugement et les trois valeurs de vérité révèlent une complexité où les mots et les symboles aident à décrire, définir, partager, modéliser ; mais où certains mots parlent et résonnent plus que de raison.

Elle est aussi la *variété* des systèmes ou des sciences et des degrés de langage insérés dans des réalités et des projets *hors langage*. Cette *variété* des métalangages est présente du fait des pratiques scientifiques. Elle est présente entre ces sciences qui apportent chacune une distance et un langage éclairant pour surdéterminer temporairement les autres langages des autres sciences, jouant le rôle d'un métalangage par le jeu de l'interdisciplinarité. Chacune peut réduire les autres à son pouvoir sémantique de les assimiler, apportant des angles novateurs et une capacité d'enrichir de structures de raisonnement et de capacités descriptives relevant de son champ lexical. La limite en est, comme pour le témoignage de chacun d'entre nous, d'absorber les autres en les réduisant à la limite restrictive de son témoignage singulier et de sa discipline en déniait aux autres leurs existences par omission de cette pluralité effective.

La pluralité consiste à reconnaître celle de l'existence et de ces singularités irréductibles de chacun et à accepter l'équivocité permanente des langages formalisés entre eux. Leurs structures, leurs catégories, leurs figures et leurs modélisations opèrent selon des perspectives toujours incomplètes. Cette pluralité produit autant d'angles de vue, de perspectives obliques, mais cette métaphore optique est insuffisante puisqu'il y est question de modèle de représentation et d'objets de science dont les méthodes propres nous apportent une science dans toute son originalité ; c'est-à-dire son attachement à l'origine de l'objet étudié. Et cette pluralité est irréductible du fait de la variété des champs sémantiques, des réalités sous-jacentes et des objectifs de ces sciences ; leur mathématisation tendant au contraire à aliéner cette pluralité en prétendant leur conférer un statut en contrepartie de ce renoncement sémantique au profit de leur arithmétisation.

La richesse des sciences tient à cette inventivité conceptuelle. Chaque témoin élabore ses positions qui sont autant de vérités angulaires et obliques parce qu'elles sont limitées du fait de l'incarnation du témoin qui délimite ses perspectives. Elle offre toutefois un immense espoir d'enrichissement du regard des autres, de ces témoignages qui viennent conforter, nuancer, infléchir voire s'opposer à des convictions construites. Est-ce un hasard si la tradition littéraire, juridique, historique, économique, la tradition des commentateurs bibliques et de l'herméneutique invitent à multiplier les témoins qui viennent apporter leurs existences autant que leurs observations et leur singularité dans leur regard, leur attention, leur méthode. Et cette complémentarité outrepassent leur simple confrontation.

7. Le métalangage manifeste l'*historicité*

Cette pluralité des jugements et des valeurs insinue un second enseignement qui porte sur l'asymétrie temporelle. Celle-ci reconnaît une ouverture par-delà le déterminisme univoque et mécaniste. C'est la part d'*historicité* dans la construction de ces systèmes dont l'expérience et la création montrent que l'édification est une œuvre qui se déploie dans un temps ouvert.

L'*historicité* des processus logiques au sein desquels s'élabore un langage formalisé atteste d'une généalogie ; soit de cette construction et de l'édification d'un système toujours en cours. L'histoire des mathématiques témoigne de la création d'ensembles numériques au-delà des entiers naturels. Des nombres aux propriétés communes constituent de

nouveaux ensembles : les relatifs, les décimaux, les rationnels, les réels, les complexes. De même en logique. Des syllogismes aristotéliens aux langages symboliques élaborés par G. Cantor ou G. Frege, intervient un processus créatif. Celui-ci a été étudié par les épistémologues et historiens de sciences dont T. Kuhn montrant le caractère non cumulatif et discontinu des révolutions scientifiques et leur caractère imprévisible. Les paradigmes se superposent, se concurrencent, se suivent mais ne s'accumulent pas [7]. De même avec I. Lakatos et P. Feyerabend. Le premier étudie l'histoire des mathématiques faites d'erreurs et d'imaginations à l'instar des autres sciences, sans lui accorder un statut d'exception. Le second décrit le mythe de la raison et l'incommensurabilité des théories.

La pluralité existe dans le futur qui n'est pas une histoire déjà écrite. Elle fait apparaître de la nouveauté dont le passé ne suffirait pas à déterminer la présence. Elle exprime cette liberté, la décision et la croyance indiquée par L. Wittgenstein précédemment. Le pluriel participe d'une expérience et la langue elle-même ne saurait clore un discours par un point mais plus par une ouverture vers un « et » ou un « avec » qui invitent à créer des relations et prolonger le propos. Et cette dynamique temporelle montre que des concepts émergent, disparaissent, se remplacent. Il s'agit bien d'une révélation agissante dans un discours, non d'une démonstration, d'une argumentation ou d'une réfutation. Le passage vers le métalangage induit de transformer les règles insuffisantes de la logique. Celles-ci ne peuvent perdurer à l'identique alors que leur limitation, leur incomplétude et l'indéfinissabilité appellent cette « métamorphose » du langage en un autre plus puissant [8].

En effet, cette *historicité* agit de manière immédiate dans le texte lui-même lorsqu'il s'agit d'y percevoir le jugement de croyance, la part d'adhésion à quelques concepts qui sont latents, inexprimés, mais en reflet. Comment alors énoncer dans le langage, ce qui semble appartenir à son implicite inexprimé des croyances qui s'appuient sur une expérience de son incarnation? N'est-ce pas le propos de L. Wittgenstein dans cette proposition ? :

« 4.12. La proposition peut représenter la réalité totale, mais elle ne peut représenter ce qu'il faut qu'elle est en commun avec la réalité pour pouvoir la représenter – la forme logique. Pour pouvoir représenter la forme logique il faudrait que nous puissions nous situer avec la proposition en dehors de la logique, c'est-à-dire en dehors du monde. » (Wittgenstein 1961, 83).

Il est question ici de cette *historicité* en termes de distance au langage, dans la pratique d'un métalangage qui ne saurait s'exprimer selon les règles syntaxiques et la sémantique des langages formalisés incomplets ? Le *hors langage* acte la pluralité, en ceci que le formalisme privilégie la cohérence interne à partir du langage ordinaire mais qu'il manifeste le besoin de sa complétude par une expression dont la finalité n'est plus la cohérence, mais l'expression du jugement de croyance. L'objet du langage lui-même se transmute, de l'adéquation aux choses à la cohérence des objets langagiers entre eux à cette croyance révélée dans la pratique même du langage. L'usage du langage annonce et énonce une troisième vérité intérieure à cette relation de l'usager au langage. Parler, c'est croire ; s'exprimer c'est reconnaître l'autre ; affirmer c'est vouloir convaincre ; écrire c'est agir dans l'espérance d'un partage. Mais surtout, user du langage c'est poser que des choses peuvent changer, advenir et devenir selon l'action inspirée du langage, en vertu de la pratique et de la diffusion d'une règle, d'une volonté et d'un désir. Celui qui parle a foi en un événement à créer, en un futur à produire ; bref, celui-là s'inscrit dans l'incarnation des signes et leur pouvoir d'influencer des destins, des constructions ou des actes. Le langage est influence. Le langage agit sur les choses, il modifie le monde physique ou celui des comportements et des croyances. Il influence comme l'énonce si bien M. Merleau-Ponty :

« L'opération d'expression, quand elle est réussie, ne laisse pas seulement au lecteur et à l'écrivain lui-même un aide-mémoire, elle fait exister la signification comme une chose au cœur même du texte, elle la fait vivre dans un organisme de mots, elle l'installe dans l'écrivain ou dans le lecteur comme un nouvel organe des sens, elle ouvre un nouveau champ ou une nouvelle dimension à notre expérience. » (Merleau-Ponty 1976, 211-212).

Même le formalisme logique ne peut se départir de cette intention qui consiste à orienter la relation du lecteur à sa propre pratique de la pensée et de l'existence, comme pour guider, limiter, orienter et de fait privilégier, circonscrire et éliminer d'autres manières d'être et de faire. L'expression vise l'influence et l'orientation. Cette œuvre d'influence dénote une part du langage, soit la croyance en sa finalité et son pouvoir. Il faut alors écouter ce que nous dit l'acte du langage et les jugements qui l'environnent. En cela, la théorie du concept prête à un autre usage du langage, à une « métamorphose » ou un basculement stylistique qui n'est pas une fantaisie de l'auteur, mais le résultat d'une distanciation nouvelle qui invite à prêter attention au fait du langage plus qu'au dire de la parole en un langage.

8. Le métalangage induit d'autres règles

Il n'y a pas de raison de ne pas croire, puisque nous croyons. Mais ceci s'accomplit en un autre langage. Le métalangage dépasse donc les règles de l'expression rationnelle et conventionnelle guidée par l'exigence d'univocité du langage logico-arithmétique. Il inaugure une autre sorte de science dans une théorie du concept où se joue l'adhésion par croyance, soit le recours à d'autres ressorts qui agissent en dehors de la seule et restrictive pratique positive. Le discours devient *polysémique* pour juxtaposer plusieurs points de vue ou pour la mise en perspective d'une dynamique temporelle. Le mot se fait complexité plus que simplicité parcimonieuse parce qu'il n'est plus l'instantané figé d'un terme univoque. Le langage se fait ouverture, laissant à penser, acte prophétique ou maïeutique par exemple, discours *performatif* où l'enjeu tient à l'influence, non à la vérité du verbe lui-même. Il est là création et intermédiation des mondes *hors langage*. Et il crée de lui-même, engendre ou révèle des concepts, exprime la croyance précédemment en reflet. Il est *expressif* des concepts. De ce fait, le métalangage est d'une autre nature que les précédents : langages ordinaires et formalisés. Il est révélateur de la pluralité.

A ce stade de nos recherches, il semble qu'il y ait au moins trois caractéristiques du métalangage.

1. Il est *polysémique* puisqu'il tente d'évoquer les hors langage sans se forclorre.
2. Il est *performatif*, soit engagement de soi puisqu'il tente d'influencer des faits ou des êtres en dehors de lui.
3. Il est *expressif* d'une théorie du concept puisqu'il investit les termes précédemment indéfinissables dans le langage formalisé.

Concluons cet article par un premier aperçu de ces règles.

1. Le métalangage est *polysémique*.

Dès lors que le langage nomme et expose, il fait référence et ne saurait se référer à lui-même. La polysémie est de deux ordres. Elle tient à la *variété* soit à l'évocation des choses nommées, des expériences aux concepts. Elle tient à l'*historicité* soit à la création présente dans l'acte discursif dont ces croyances qui élucident en dehors du langage. Dès lors que le métalangage vient compléter l'insuffisance du langage formalisé de la logique et de l'arithmétique, il utilise des figures de jugements et des

valeurs de vérités qui font de ces opérations de jugement et de vérité une pratique parmi plusieurs possibles. Cette polysémie est aussi constitutive de l'exposé des concepts qui sont objets de croyance et qui ne se limitent pas à la valeur et à la présence du mot ; mais bien à une manifestation d'un *hors langage*. Les concepts comme les mots ordinaires explorent l'extralinguistique ; c'est-à-dire très contradictoirement mais très nécessairement, l'évocation dans un langage de choses qui ne sont pas pur langage et dont la reconnaissance de la présence, de l'existence, voire de l'être constitue une des perspectives qui sauve le langage de son aporie autoréférentielle. Mais ce dont le langage est reflet signifie que la position de celui qui se croit agissant dans ses pensées devient aussi celle de celui qui constate qu'il est aussi habité par des concepts qui se manifestent en lui : la connaissance produite y devient tout à la fois miroir, construction, réflexion, révélation et reflet. L'auteur est porte-parole.

Le métalangage exploite alors la puissance d'une lecture à plusieurs niveaux dont par exemple : littérale, ordinaire, formelle, mais sans doute anagogique et initiatique. Le métalangage manipule de la complexité, du visible immédiat à quelques invisibles, reflets et retraits à découvrir puis méditer.

2. Le métalangage est *performatif*.

Le métalangage a un caractère prophétique. Il influence et engage. L'engagement traduit cette mise en perspective des actions dans le futur comme le serment lie les parties selon les termes pour une durée au-delà du temps présent où la parole a été donnée. Ce type de langage expose par anticipation, annonce au milieu des indécisions présentes. Même celui qui nie au futur sa part de liberté au titre d'une rationalité déterministe dans un monde pleinement ordonné préjuge malgré tout du futur dans lequel il s'agit d'accomplir le dessein de l'ordre selon ce discours qui enjoint le futur de se conformer à la prévision, pour se mettre en ordre. Même celui-là prophétise. Le métalangage incite ici à se conformer à l'engagement pour conquérir cette liberté particulière qui est d'agir dans le prolongement du propos dans lequel l'action transformera une réalité antérieure en une autre dont l'avènement dépend de cette continuité entre l'énoncé et l'action. Le métalangage expérimente son pouvoir prophétique dans l'expérience qui commande un futur, tant pour ordonner l'action de ceux qui voudront qu'il advienne que pour passer commande à la manière d'un contrat ou d'une promesse.

Toute proposition suivie de la formulation : est vrai, renvoie à cet exercice de l'épreuve de la vérité selon toutes les modalités de jugement et de valeurs exposées précédemment. Or, ce être vrai introduit une pratique *hors langage* même dans l'expérience des abstractions logiques et arithmétiques du simple fait que les premiers termes de l'arithmétique, par exemple, sont une performance dans l'action même de la conduite de l'opération. Dire un plus un est égal à deux impose autant qu'expose un acte de foi parmi d'autres possibles, au même titre que des affirmations sacramentelles ou administratives : je vous marie ou encore vous venez d'acquérir la nationalité. Et cela du fait que l'affirmation effectue un choix parmi des alternatives. Les concepts évoquent un mouvement où s'engage une relation contributive à une œuvre de création continuée. Le métalangage explicite cette participation à l'histoire s'accomplissant dans l'action dont celle du langage. Il n'est pas simple exposition mais médiation.

3. Le métalangage est *expressif*.

Et cette médiation a un double caractère puisqu'elle exprime certes l'intention agissante de l'auteur mais aussi la révélation d'une foi qui annonce ces concepts, soit une part du credo qui naît de ces compositions entre les figures de jugement et l'usage des valeurs de vérité. Sortir sciemment de l'univocité du langage rationnel pour penser au-delà des limites des langages formalisés, c'est interroger le langage en ce qu'il nous instrumentalise et nous fait être porte-parole d'une inscription qui serait sa révélation. C'est à cet exercice qu'il s'agit de travailler maintenant. En d'autres termes, la théorie du concept adopte une autre méthode pour dire ce que les précédents langages n'ont pas su révéler. Or, ce non-dit nous fait quitter cette quête de la suffisance souveraine et solitaire car il est question, comme l'illustre L. Wittgenstein de l'expression de cette croyance de l'enfant qui apprend de l'adulte. Le logicien reconnaissait là qu'elle se fonde en bien autre chose que l'ordre de la pure logique :

« 160. L'enfant apprend en croyant l'adulte. Le doute vient après la croyance. » (Wittgenstein 1996, 61).

Pourquoi l'enfant croit-il l'adulte ? Le langage parle donc en celui qui s'exprime. Mais l'ambition d'une expression des concepts cherche alors à composer la foi de celui qui exprime son expérience de son incarnation ; soit sa philosophe de la vie et une philosophie du concept qui

tente de rendre raison des premiers termes de sa foi. Or, comme l'expose G. Canguilhem avec justesse, ces deux philosophies en un seul langage outrepassent la cohérence du langage rationnelle univoque :

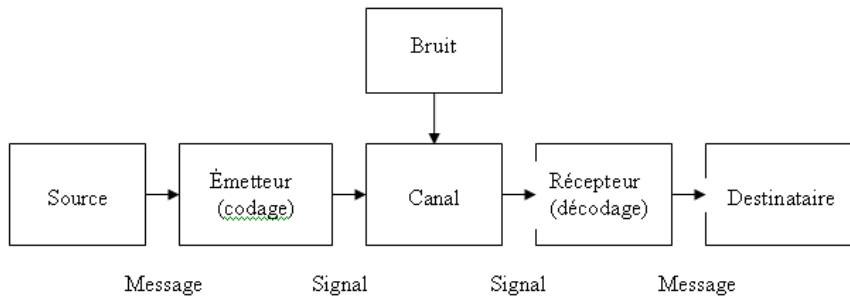
« Il est évident qu'une philosophie de la vie ainsi conçue ne peut pas être une philosophie du concept puisque la genèse des formes vivantes n'est pas un développement achevé, n'est pas une dérivation intégrale et donc une réplique. Ce que la durée ajoute n'est pas contenu dans le concept et ne peut être saisi que par une intuition. Il n'y a pas fermeture sur elle-même de l'opération d'organisation, la fin ne coïncide pas avec le commencement. » (Canguilhem 1966, 206).

En conclusion, essayer de formuler une théorie du concept revient à quitter l'univers formel selon lequel l'assentiment succède à la démonstration puisqu'il est ici question de révéler l'assentiment qui précède les principes de la démonstration eux-mêmes indémonstrables. Des concepts, dont le vrai/vérité excède le démontrable, parce que le jugement ne se démontre pas quant à sa conduite. Il s'agit bien de considérer que le langage ne décrit pas que des choses vérifiables selon d'autres expériences dont celles des observations, qu'il ne construit pas un monde abstrait résultant du langage formalisé dans sa quête de cohérence. Il révèle la pluralité en un métalangage séparé des expériences des langages ordinaires et distinct du langage formalisé.

Notes

[1] *Argumentum*, volume 11, Issue 2 / 2013 : *La politique à l'épreuve de l'incomplétude de Gödel* p. 37 à 56 et *Argumentum*, Volume 12, Issue 1 / 2014 : *Théorie politique hétéronome, quand l'argumentation se réfère à une distance* p.74 à 96

[2] Le modèle de C. Shannon et W. Weaver formalisé en 1948 décrit la transmission à l'origine de la théorie de l'information selon un schéma orienté de la source à un destinataire.



- 1) La source d'information énonce un message ...
- 2) ... que l'émetteur va encoder et transformer en signal,
- 3) lequel va être acheminé par le canal,
- 4) puis décodé par le récepteur, qui reconstitue un message à partir du signal
- 5) et le transmet enfin au destinataire.

[3] G. Gusdorf s'oppose aux prétentions de la pensée rationaliste et positiviste en des termes qui mettent en perspective l'horizon de la pensée occidentale et sa conception implicite de l'homme :

« *L'intellectualisme sous ses diverses formes se donne comme lieu d'origine et siège d'activité d'une conscience jouissant de la complète maîtrise de ses moyens et de ses fins. Fiction depuis longtemps dénoncée, correspondant à l'impérialisme spontanée de la philosophie occidentale, érigeant en modèle universelle le prototype de la conscience d'un Européen, saint d'esprit, adulte, civilisé, dans l'ignorance sereine des autres humanités sur la planète qui se réfèrent à des traditions différentes.* » (*Le crépuscule des illusions*, 2002, Paris, Editions de la Table Ronde, p. 99)

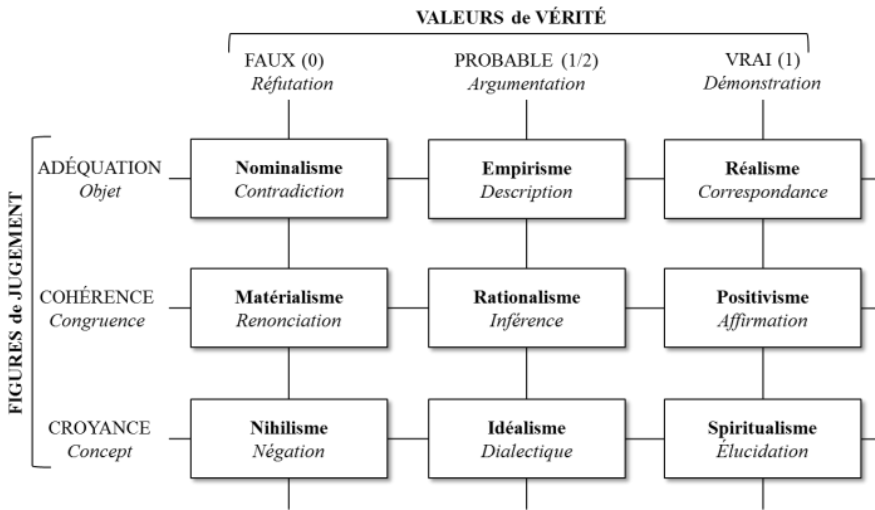
[4] L'expression « anthropologie restrictive, abstraite et indéterministe » fait explicitement référence à la proposition d'Erasme dans l'*Eloge de la folie* où ce dernier met en relation la réduction de la pensée à la seule raison rationnelle et l'illimitation induite de l'homme qui ne saurait être autre chose que cette pensée inconditionnée à laquelle il aspire :

« *Les hommes de beaucoup les plus favorisés sont ceux qui ont su s'abstenir de tout commerce avec les sciences avec succès pour se laisser guider par la seule nature, laquelle n'est en défaut nulle part à moins qu'on veuille sortir de la condition humaine.* » (*Éloge de la folie*, 2013, Paris, Édition Diane du Selliers, Traduction Cl. Blum, p.151, §.33)

[5] G. Deleuze et F. Guattari définissent le corps sans organe en s'inspirant d'A. Artaud :

« *Le corps n'est plus qu'un ensemble de clapets, sas, écluses, bols ou vases communicants.* » (*Mille Plateaux*, 1994, Paris, Éditions de Minuit, p.189)

[6] De cette pluralité des jugements et des vérités, nous avons formalisé cette carte :



Libérer la parole politique, p.102

[7] Ces auteurs, P. Feyerabend, I. Lakatos ou T.S. Kuhn ont en commun de contester le statut métaphysique des mathématiques et de montrer qu'elles ne sont pas productrices de vérités éternelles. Tout à l'inverse, ils participent de cette remise en question des évidences mathématiques.

[8] K. Gödel décrit ces concepts abstraits qui outrepassent la symbolique mathématique et ses usages :

« Pour l'essentiel nous devons compter comme abstraits des concepts d'ordre 2 ou plus, c'est-à-dire des concepts qui ne comprennent pas de propriétés ou de relations d'objets concrets (comme les combinaisons de symboles), mais se rapportent à des constructions mentales (comme les preuves, les expressions douées de sens). Les preuves de cohérence feront usage de cette inspection des constructions mentales qui s'adresse non pas aux propriétés combinatoires (spatio-temporelles) des combinaisons de symboles qui les représentent, mais à leur sens. » (*Über eine noch benützte Erweiterung des finiten Standpunktes*, 1958, Genève, *Dialectica* XII, *Collected Works*, vol. 2, p. 240)

Références

- BERGSON, Henri. 1990. *La certitude, la croyance et le doute*. PUF : Paris.
- CANGUILHEM, Georges. 1966. « Le concept et la vie ». *Revue philosophie de Louvain* 64 (82).
- FEYERABEND, Paul. 1989. *Adieu la raison*. Paris : Editions du Seuil.
- GADAMER, Hans Georg. 1976. *Vérité et méthode*. Paris : Editions du Seuil.
- GUSDORF, Georges. 1952. *La parole*. Paris : PUF.
- HINTIKKA, Jaakko. 2007. *Les principes des mathématiques revisités*. Paris : Librairie Vrin.

- KUHN, Thomas Samuel. 1972. *La structure des révolutions scientifiques*. Paris : Edition Flammarion.
- MARCUSE, Herbert. 1968. *L'homme unidimensionnel*. Paris : Editions de Minuit.
- MERLEAU-PONTY, Maurice. 1976. *Phénoménologie de la perception*. Paris : Edition Gallimard.
- LAKATOS, Imre. 1984. *Preuves et réfutations : essais sur la logique de la découverte mathématique*. Paris : Editions Hermann.
- PERELMAN, Chaïm. 2008. *Traité de l'argumentation*. Bruxelles : Editions de l'université de Bruxelles.
- PIAGET, Jean. 1950. *Introduction à l'épistémologie génétique*. Paris : PUF.
- PONTOIZEAU, Pierre-Antoine. 2012. *Penser au-delà des mathématiques*. Paris : Edition Embrasure.
- PONTOIZEAU, Pierre-Antoine. 2014. *Libérer la parole politique*. Paris : Edition Embrasure.
- RICOEUR, Paul. 1998. *À L'école de la phénoménologie*. Paris : Librairie Vrin.
- TARSKI, Alfred. 1944. "The Semantic Conception of Truth and the Foundations of Semantics". *Philosophy and Phenomenological Research* 2.
- WITTGENSTEIN, Ludwig. 1961. *Tractatus logico-philosophicus*. Paris : Edition Gallimard.
- WITTGENSTEIN, Ludwig. 1996. *De la certitude*. Paris : Edition Gallimard.